Les armes et les hommes : la mobilité des guerriers et ses enjeux dans le nord-est du domaine ibérique au IIIe s. a.C.

Alexis Gorgues

▶ **To cite this version:**

Alexis Gorgues. Les armes et les hommes : la mobilité des guerriers et ses enjeux dans le nord-est du domaine ibérique au IIIe s. a.C.. Anne Colin; Florence Verdin. L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges. Mobilité des personnes, migrations des idées, circulations des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer. Actes du 35e colloque international de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer (Bordeaux, 2-5 juin 2011), Supplément Aquitania (30), Fédération Aquitania, pp.531-553, 2013, 978-2-910763-34-3. hal-01537286

HAL Id: hal-01537286
https://hal.science/hal-01537286

Submitted on 9 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les armes et les hommes. La mobilité des guerriers et ses enjeux dans le nord-est du domaine ibérique au IIIe s. a.C.

*Alexis Gorgues**

Dans le cadre du XVIe colloque de l'AFEAF de 1992, Joan Sanmartí dressait un portrait très exhaustif et complexe des relations entre domaine celtique continental et domaine ibérique nord-oriental[1], sur la base de documents datant pour l'essentiel d'entre le IVe et le IIIe s. a.C. Les thématiques qu'il abordait alors, l'armement, l'iconographie, la parure et les restes humains en contexte d'habitat – pour l'essentiel des éléments du crâne, que l'on rapprochait des "têtes coupées" aussi chères à la littérature archéologique qu'aux auteurs antiques[2] – ouvraient un ensemble de pistes de réflexion fort riches concernant les connexions celtiques de populations qui, cependant, et comme le soulignait déjà cet auteur, participaient pleinement de la culture ibérique[3].

On le voit bien, dans cette approche prédominaient les thématiques liées à la guerre. Bien évidemment, au travers de l'étude des armes, c'était la violence armée qui était concernée. À ce même domaine se rapportait de façon plus ambigüe le traitement des éléments du crâne : il évoquait des gestes ritualisés qu'il était alors tentant de rapprocher de ceux qui venaient juste d'être mis en évidence sur les fouilles des sanctuaires de Gaule Belgique (Gournay-sur-Aronde et Ribemont-sur-Ancre[4]), dans un contexte éminemment lié à la commémoration de faits guerriers.

Depuis, ces questions ont été très explorées. L'armement du nord-est de la péninsule Ibérique a été étudié, dans le cadre plus global d'une recherche sur la culture ibérique, par F. Quesada[5], et plus spécifiquement par G. García Jimenez. Celui-ci a mis l'accent sur le caractère celtique de la panoplie ibérique nord-orientale, en particulier en ce qui concerne les épées[6]. Les fouilles de trois sites de l'Ampurdan, le Mas Castellar (Pontós,

* Cette recherche s'inscrit dans le cadre du programme "Un artisanat en réseau. Innovation et transferts de technologie en Europe dans le sud-ouest de l'Europe au Ier millénaire av. J.-C.", soutenu par la Région Aquitaine. Elle a bénéficié des conseils de J. Gomez de Soto, de S. Adroit, d'A. Bertaud et de F. Gonzalez, que je remercie tous très chaleureusement. Evidemment, aucune des défaillances qui pourrait entâcher cet article ne saurait leur être imputée.

1- Sanmartí 1994.

2- Synthèse sur le Midi dans Ciesielski *et al.* 2011 ; Armit 2012, 18-44 pour le domaine celtique en général ; Rousseau 2010 pour une analyse exhaustive.

3- Ces populations sont de langue Ibère, de structure non indoeuropéenne. Cette langue, jusqu'à la conquête romaine, est la seule à être attestée dans cette région, par le biais d'une épigraphie originale qui se développe, à partir de la fin du Ve s. a.C, sur la base de l'écriture phénicienne.

4- Avec de considérables différences de l'un à l'autre. Ces deux sanctuaires ont fait l'objet d'une abondante bibliographie. Nous renvoyons ici aux publications des données de fouille. Pour Gournay–sur-Aronde : Brunaux *et al.* 1985 ; pour Ribemont-sur-Ancre : Brunaux *et al.* 1999.

5- Quesada 1997.

6- García Jimenez 2006. Cet auteur vient de proposer une synthèse plus générale sur l'armement celtique dans le nord-est ibérique qu'au moment où cet article se trouve sous presse je n'ai pas pu consulter : García Jimenez 2012.

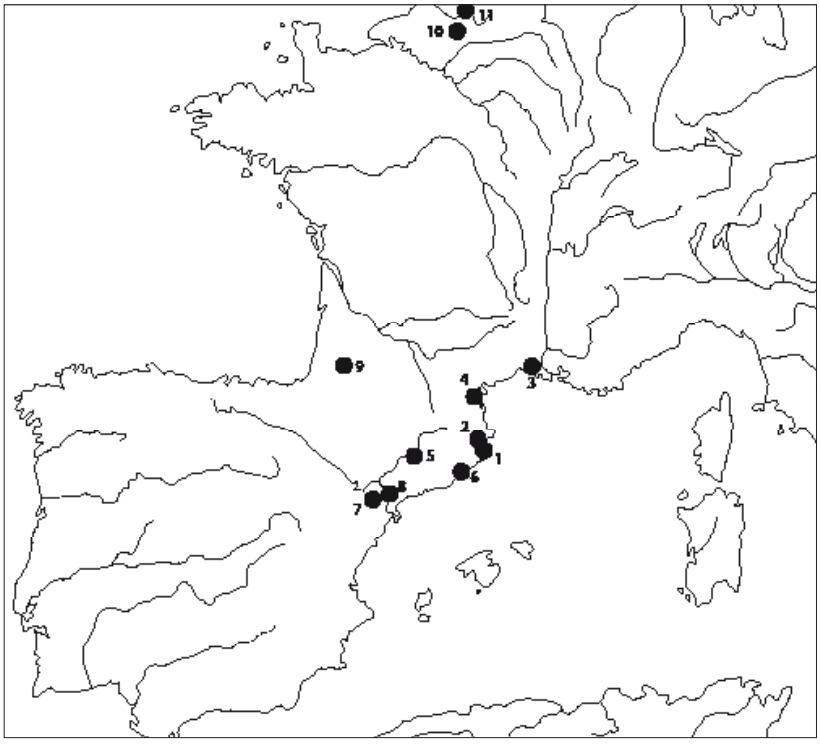


Fig. 1. Localisation des principaux sites mentionnés dans le texte :
1. Puig de Sant Andreu et Illa-d'en-Reixac (Ullastret, Gérone) ;
2. Mas Castellar (Pontós, Gérone) ;
3. Le Cailar (Gard) ;
4. Pech-Maho (Sigean, Aude) ;
5. La Pedreda (Vallfogona de Balaguer, Lleida) ;
6. Turó dels dos Pins et Can Miralles-Can Modolell (Cabrera de Mar, Barcelone) ;
7. San Antonio (Calaceite, Teruel) ;
8. Castellet de Banyoles (Tivissa, Tarragone) ;
9. Lande Mesplède (Aubagnan, Landes) ;
10. Gournay-sur-Aronde et Montmartin (Oise) ;
11. Ribemont-sur-Ancre (Somme).

Gérone)[7], l'Illa-d'en-Reixac[8] et le Puig de Sant Andreu[9] (Ullastret, Gérone) ont par ailleurs fourni entre la fin des années 1990 et le début des années 2000 des éléments bien contextualisés et qui se rapportaient aux mêmes problématiques que ceux recueillis au cours des décennies précédentes, puisqu'épées et crânes y apparaissaient, comme dans le domaine celtique, étroitement associés. Ces ensembles ont fait l'objet d'un certain nombre d'études de synthèse[10] ainsi que d'autres plus spécifiquement liées aux restes humains[11].

Tout au long de ces diverses études, l'idée que des influences celtiques étaient à l'œuvre dans le nord-est ibérique ne s'est jamais démentie, même si leur profondeur fut discutée. La mise en évidence récente, dans le Midi de la France, en particulier au Cailar (Gard)[12], de pratiques complexes mettant là encore en jeu armes et éléments de crânes est de plus venue renforcer l'idée que le monde méditerranéen nord-occidental était au III^e^ s. a.C. le théâtre de rituels proches de ceux observables par ailleurs dans le domaine protohistorique continental.

Cependant, la question de la profondeur de l'intégration des éléments d'origine celtique (que ce soient les éléments de panoplie ou les pratiques de nature symbolique) dans la partie nord-orientale du domaine ibérique reste pour moi posée. Je voudrais ici m'interroger sur ces points précis, en centrant dans un premier temps la réflexion sur le problème de l'identité des individus qui furent acteurs de ces processus – des guerriers –, pour analyser dans un second temps la validité des rapprochements que l'on peut introduire entre domaine celtique et domaine ibérique.

7- Pons, dir. 2002.
8- Martín *et al.* 1997.
9- Martín *et al.* 2004.
10- Les premières furent celles de Rovira 1998 et 1999.
11- Agustí & Martín 2006.
12- Girard & Roure 2009 et 2010.

L'identité ambigüe du guerrier ibérique : quelles armes pour les Ibères du Nord ?

Au risque de tomber dans les lieux communs, on peut rappeler que l'identité d'un guerrier passe principalement, aux yeux de l'archéologue au moins, par sa panoplie. Celle-ci est adaptée à des pratiques du combat qui ont toujours une dimension conventionnelle au sein d'une société donnée. Autrement dit, elle est modelée par la façon qu'ont les uns et les autres de combattre. Mais au-delà encore, elle modèle d'une certaine façon le guerrier qui devra s'entraîner avec, et conditionne de ce fait en partie sa gestuelle et certaines caractéristiques de sa musculature. De plus, et au même titre que tout autre élément de culture matérielle, elle est un vecteur identitaire, un moyen de faire reconnaître son appartenance à un collectif donné. Enfin, comme rien n'oblige à ce que les panoplies soient complètement uniformes, elle peut être par sa richesse ou son ornementation particulière un marqueur de statut social – les hiérarchies structurant le groupe social s'exprimant également dans la physionomie du corps de bataille – ou encore s'intégrer dans des stratégies de distinction individuelles ou collectives.

Ce lien entre le guerrier et sa panoplie se prolonge bien loin des champs de bataille, jusque dans la tombe. Mais avant cela, le guerrier pourra se montrer en armes dans des assemblées politiques, que ce geste soit considéré comme normal ou au contraire subversif. Il pourra exposer ses armes de façon ostensible dans son domicile, rappelant ainsi à tous les visiteurs de sa maison une des fonctions autour desquelles se définit son statut social. Elles pourront lui être enlevées alors que lui-même git mort sur le sol, pour rappeler à d'autres la défaite qu'il a subie des mains de plus fort que lui.

Sans s'attarder sur un thème que d'autres ont mieux traité que moi, il n'est pas inutile de rappeler de quels éléments se composait la panoplie des Ibères vivant au nord de l'Èbre au IIIe s. a.C. (fig. 2).

En ce qui concerne les armes offensives, la plus emblématique était une longue épée en fer à lame droite et à double tranchant, une arme de taille plus que d'estoc[13]. Une poignée en bois était fixée sur une soie assez développé, et la lame était protégée par un fourreau métallique dont la suspension se faisait à l'aide d'un pontet situé dans sa partie supérieure, même si la façon dont celui-ci était relié au ceinturon reste peu claire. Rien dans ces armes ne permet de les rapprocher des épées hispaniques traditionnelles (qu'il s'agisse de la *falcata*[14] ou de l'épée courte celtibère), qui en dépit de leur morphologie diversifiée ont en commun leur plus petite taille et leur adaptation à une escrime basée sur des coups portés d'estoc comme de taille. La suspension à l'aide du pontet, qui suppose le recours à un ceinturon, contraste avec celle sur baudrier des armes de tradition méditerranéenne[15].

Ces épées sont très proches de celles de type laténien en usage dans le domaine celtique, à tel point qu'on les qualifie en Espagne d'épées de type La Tène. Les travaux récents de G. García Jimenez ont cependant démontré qu'en dépit de leur indéniable parenté morphologique avec leur prototype continental, les épées catalanes ne présentaient pas de décor au niveau de l'entrée du fourreau et étaient de proportions plus réduites. Cette dernière caractéristique trahit sans nul doute une fabrication régionale spécifique, faisant suite à une assimilation locale du modèle. Ce processus d'assimilation quasi complète est unique en péninsule Ibérique. Les rares épées laténiennes découvertes en contexte celtibère sont en effet de véritables importations venues d'outre-Pyrénées, dont le système de suspension fut modifié par l'adjonction d'anneaux afin de permettre de les assujettir à un baudrier[16].

13- Sur ces armes : García Jimenez 2006.
14- Cependant, ce type d'arme est présent de façon sporadique dans le monde ibérique du nord-est, au nord jusqu'à Ensérune (Hérault) : Quesada 1997, fig. 10 p. 70.
15- García Jimenez 2006, fig. 51 p. 141.
16- Comme celles de Quintanas de Gormaz ou d'Arcobriga : Quesada 1997, 253-254.

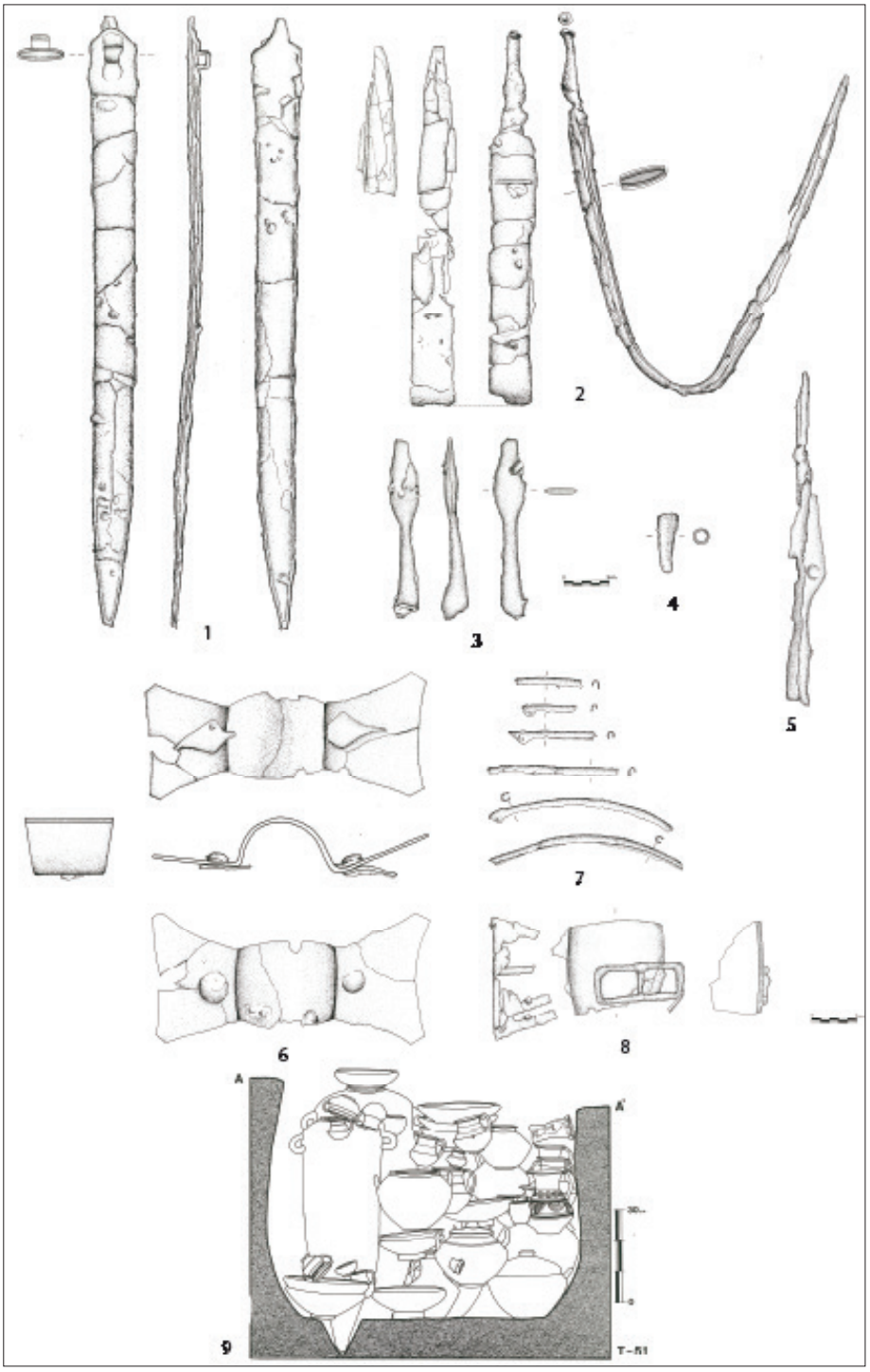


Fig. 2. Les armes de la tombe 51 de Turó dels dos Pins reflètent bien la morphologie de la panoplie ibérique d'influences celtiques. **1** et **2**. Épées ; **3**. Pointe de javelot ? ; **4** et **5**. Talon et pointe de lance ; **6** et **8**. Umbos de boucliers ; **7**. Fragments d'orle de bouclier ; **9**. Relevé en section de la sépulture (d'après García i Roselló 1993).

Par ailleurs, l'armement offensif s'appuie très largement sur la lance, une arme connue pour l'essentiel de façon fragmentaire puisque sa hampe ne nous est jamais parvenue.

En ce qui concerne l'armement défensif, l'élément dominant est le bouclier, principalement attesté en contexte funéraire, notamment au Turó dels dos Pins[17]. Il est de forme ovale, doté d'umbos à ailettes et ses bords sont renforcés d'orles métalliques. Là encore, c'est le seul type de bouclier connu pour cette époque au nord de l'Èbre. Il se différencie fortement de la *caetra*, le bouclier circulaire propre aux autres populations hispaniques (Ibères du Levant et du Sud, Celtibères, Lusitaniens...). Il est en revanche identique à celui bien connu en Gaule à la même époque, que ce soit par la fouille de sanctuaires[18] ou de sépultures[19].

Les casques sont rares (fig. 3). Pour notre période, et si on exclut l'exemplaire sans doute plus tardif, en alliage cuivreux, de la nécropole de Les Corts à Ampurias[20], on n'en connaît que deux, en fer, provenant pour l'un du silo 24 de Can Miralles-Can Modolell[21] et pour l'autre de la nécropole de La Pedredra (Vallfogona de Balaguer)[22]. L'origine possible de ces casques sera évoquée plus loin, mais nous pouvons d'ores et déjà remarquer qu'il s'inscrivent très clairement dans le cadre des productions celtiques laténiennes. Le casque de la Pedrera, datable des alentours de -300 (donc du milieu de l'Ibérique Moyen), présentait un couvre-nuque riveté sur le timbre. Celui de Can Miralles-Can Modolell est datable par son contexte des alentours de -200[23]. Le couvre-nuque semble là encore riveté. Mais en plus de cela, le timbre est prolongé et renforcé dans sa partie haute par une pièce de forme sub-tronconique qui était sans doute originellement liée à la calotte par un long rivet faisant également office de cimier[24]. Leur caractère composite permet de rapporter ces casques à l'Europe tempérée, ceux morphologiquement très proches fabriqués en péninsule Italique à la même époque étant pour leur part forgés en une seule pièce[25].

Comme toujours lorsqu'on recompose une panoplie, on assemble des éléments disjoints dans le temps, et surtout dans l'espace. Ainsi, il n'y a guère que dans le Maresme, au nord de Barcelone, que tous les éléments décrits ici sont réunis. À vrai dire, fait exceptionnel, il est possible qu'ils se retrouvent tous au sein d'un seul ensemble de cette région : le silo 24 de Can Miralles-Can Modolell (fig. 4). En effet, en plus du casque déjà commenté, on a trouvé au cours de sa fouille une épée de type La Tène pliée dans son fourreau et une pointe de lance, pliée elle aussi. Par ailleurs, une pièce courbe à section en gouttière, attribuée au casque dans les premières publications, pourrait être identifiée comme un orle de bouclier : son diamètre, d'approximativement 1,2 cm et son ouverture d'entre 0,5 et 0,6 cm les rapprocheraient du groupe B (orles de taille moyenne) défini par A. Rapin[26]. Si on accepte cette identification, c'est une panoplie complète (armes offensives et défensives) qui a été déposée, après destruction rituelle, dans ce silo.

Cet exemple ne peut cacher l'hétérogénéité des éléments observables par ailleurs. Les boucliers restent méconnus dans la province de Gérone, et à l'ouest, la province de Lérida est plutôt avare de données, si on exclut la surprenante nécropole de La Pedrera[27]. Il n'en reste pas moins que telle qu'elle nous est accessible, la panoplie ibérique de l'actuel territoire de la Généralité de Catalogne est indiscutablement d'affinités celtiques

---

17- García Roselló 1993.
18- Pour ne prendre que quelques exemples, on peut citer Gournay-sur-Aronde (Rapin 1988, 29-39), Ribemont-sur-Ancre (Lejars, in : Brunaux *et al.* 1999, 241-242), Villeneuve-au-Châtelot (Bataille 2008, 56-57), sans parler des dépôts méridionaux du Cailar (Girard & Roure 2009, 199-201) ou de Pech-Maho (Gailledrat 2012, 60).
19- Les exemples sont très nombreux. Pour n'en prendre qu'un, récent : Landry & Blaizot 2011, 152 et 157.
20- Quesada 1997, 559.
21- García i Roselló *et al.* 1998, 320-321.
22- Graells 2008, 111-113.
23- Présenté dans Pujol i del Horno & García i Roselló 1982, 66-77.
24- C'est ce qu'on peut déduire de la description de García i Roselló *et al.* 1998, 320. La figure de la p. 70 de Pujol i Del Horno & García i Roselló 1982 laisse peu de doutes sur la morphologie de la partie supérieure du casque.
25- Feugère 1994, 61. Les groupes que M. Feugère met en évidence ont une telle cohérence qu'il propose de les identifier chacun à un atelier, l'un "peut-être situé dans le Tyrol", l'autre "en Italie centrale".
26- Rapin 1988, 38.
27- Graells 2008.

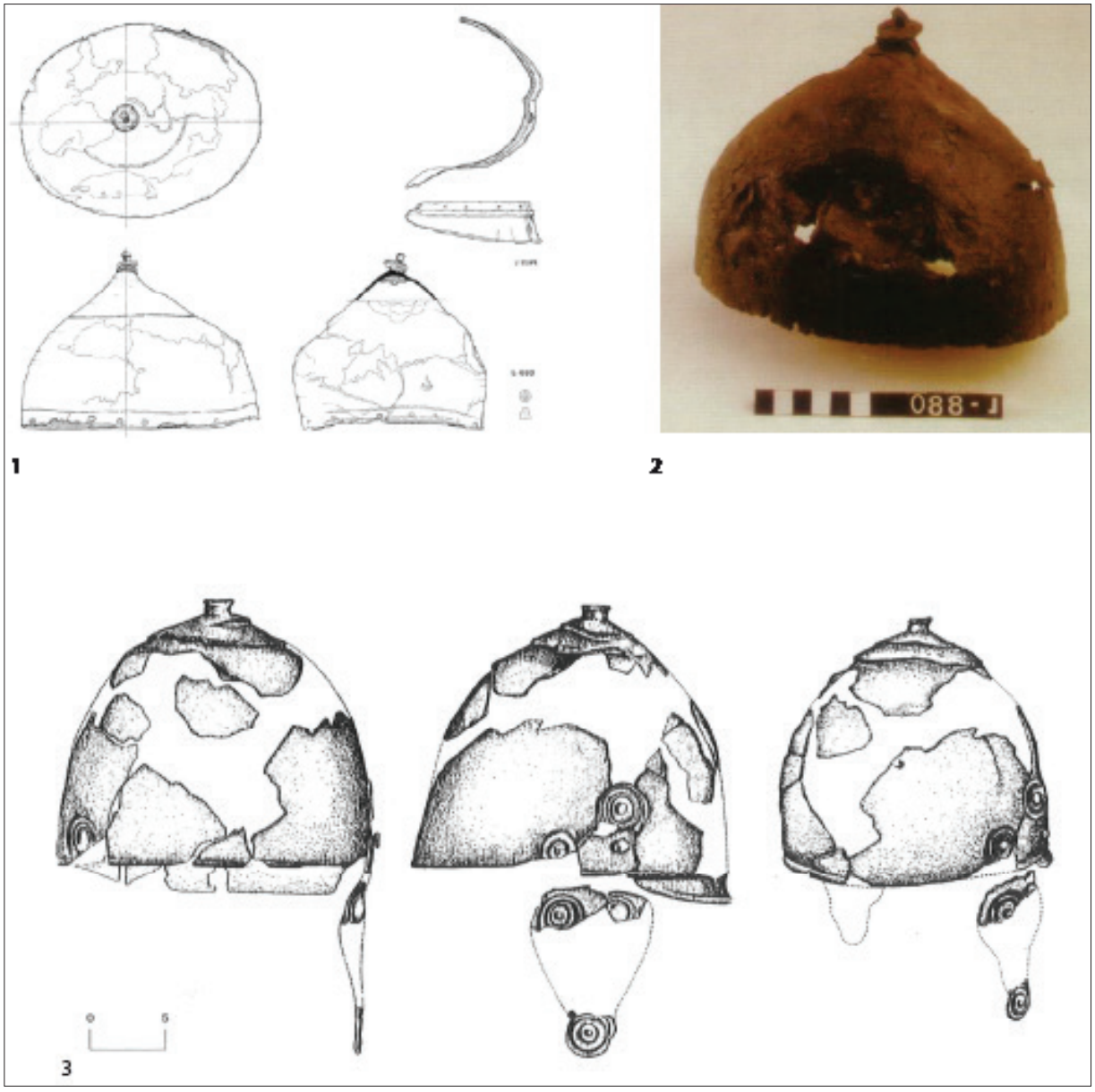


Fig. 3. **1**. Dessin du casque de La Pedrera (d'après Ribes 2002 dans Graells 2008) ; **2**. Photographie du casque de La Pedrera (d'après Quesada 2008) ; **3**. Restitution du casque de Can Miralles-Can Modolell (d'après García i Roselló *et al.* 1998).

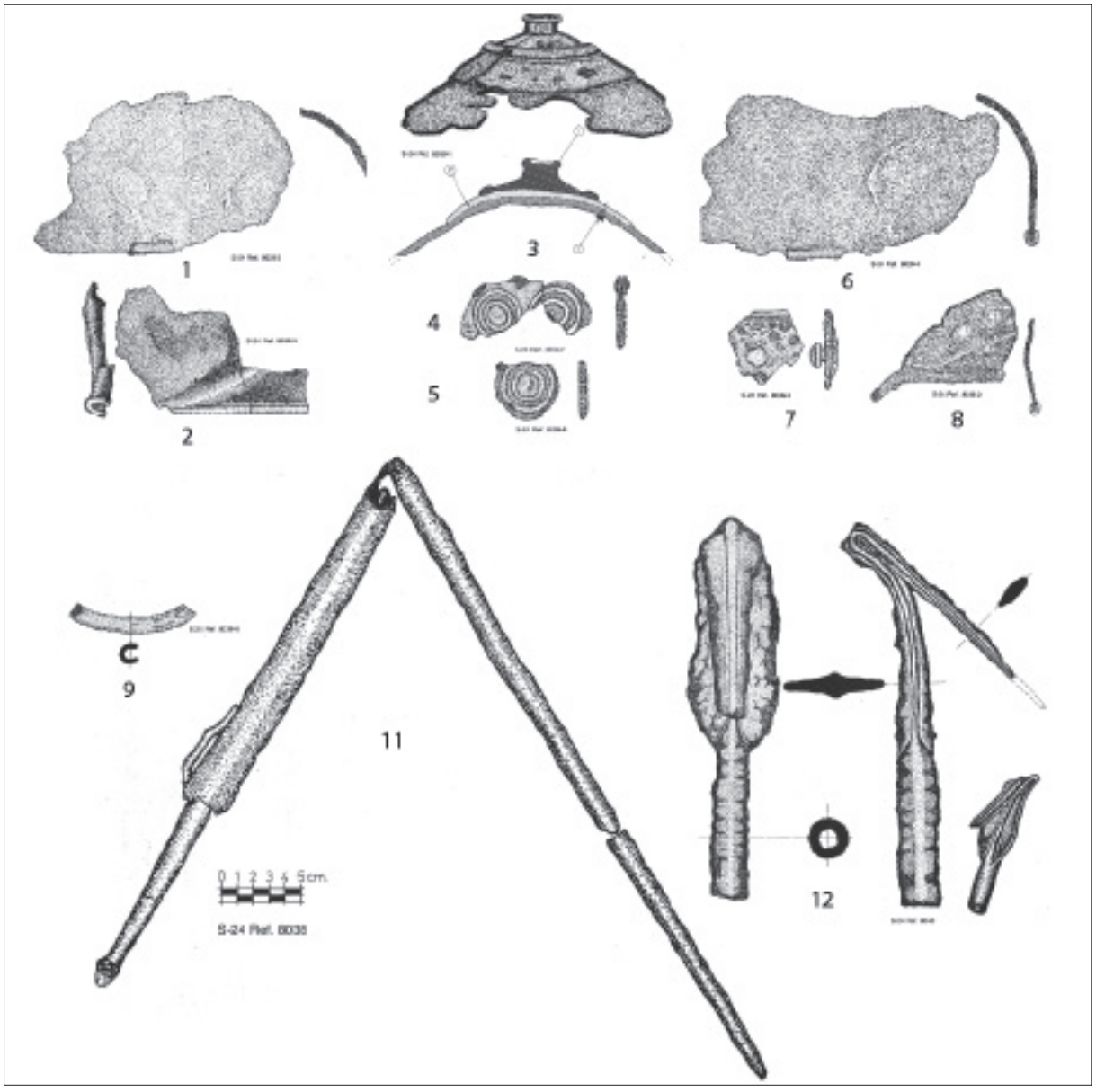


Fig. 4. Les armes du silo 24 de Can Miralles-Can Modolell, d'après Pujol i Del Horno et García i Roselló 1982. **1** à **8**. Fragments du casque. Notez le caractère composite de la partie supérieure de la calotte ; **9**. Pièce attribuée au casque, que nous identifions comme un fragment d'orle de bouclier ; **11**. Épée ; **12**. Pointe de lance.

et qu'elle se différencie fortement de celle des Ibères méridionaux de même que de celle des Celtibères, qu'on imaginerait a priori plus proches culturellement des populations celtiques continentales. L'intégration de cette panoplie est le résultat d'une assimilation locale, comme le démontre le cas des épées. En ce sens, la situation que l'on peut observer en Catalogne est très différente de celle connue aux confins nord du monde ibérique, dans le domaine languedocien : à Ensérune (Nissan-lez-Ensérune)[28], un site sur lesquels l'épigraphie ibérique est pourtant largement diffusée, les fourreaux des épées s'inscrivent dans les traditions productives continentales (on observe près de l'entrée du fourreau les décorations de "griffons" affrontés), même si les systèmes de suspension peuvent y présenter des particularités.

Par ailleurs, l'aire au sein de laquelle s'est développé cet armement d'affinités celtiques mais de production ibérique, les épées en particulier, est difficile à délimiter au sud. Cependant, la présence d'épées de type laténien au sein du *poblado* de San Antonio de Calaceite (Teruel, Espagne), au sud du Bas-Èbre[29], montre que cette région s'inscrit en partie au moins dans les mêmes dynamiques que celles situées plus au nord.

Le guerrier et ses pratiques identitaires : des rituels d'affinité gauloise ?

Comme on l'a déjà évoqué, à ces rapprochements concernant la panoplie faisaient écho des découvertes concernant le domaine des pratiques rituelles. En effet, outre les épées provenant de quelques-unes des nécropoles catalanes – à Ampurias, au Turó Dels dos Pins, à Cabrera de Mar[30] – plusieurs autres furent découvertes dans un contexte d'habitat (principalement dans la région de l'Ampurdan) et portaient des traces de mutilations volontaires, consistant d'une part à les rendre inutilisables en les déformant et d'autre part à les fixer sur un support à l'aide de clous ou de chevilles en perçant tout à la fois la lame et le fourreau. Lors de leur découverte, ces épées étaient souvent associées à des restes osseux humains, mandibules et fragments de crâne. Ces éléments semblent avoir été groupés dans le cadre de compositions complexes à vocation ostentatoire souvent au sein même des habitats, en marge de la sphère domestique[31].

L'aspect général de ces mises en scène nous échappe, même si l'enclouage des armes montre que l'ensemble était probablement disposé sur des structures verticales en matériaux périssables. On a rapproché ces pratiques de celles mises en évidence dans le sanctuaire de Gournay-sur-Aronde[32], ou au niveau du fossé 56 délimitant l'emprise d'un sanctuaire au cœur de la grande résidence aristocratique de Montmartin[33], et les pratiques observées en Catalogne sont encore souvent reliées au domaine celtique[34]. Ce problème est bien loin d'être anodin. Les guerriers ibères du nord-est, au-delà d'avoir assimilé les pratiques de combat celtiques, et de ce fait d'avoir adopté une panoplie d'affinités continentales, ont-ils aussi développé des pratiques ostentatoires allogènes ? L'excellence du dossier documentaire, largement publié et obtenu dans des conditions de fouille optimales, permet de faire à cet égard un certain nombre de propositions.

28- Schwaller & Rapin 1987, 166-172 et 181-182.
29- Moret *et al.* 2006, 163-165.
30- Sanmartí 1994, 336-340. Une des plus anciennes, un peu isolée d'un point de vue géographique, serait celle découverte dans la nécropole de la Pedrera (Vallfogona de Balaguer-Térmens) : Graells 2008, 115-117.
31- Rovira 1998 et 1999. Sur les crânes en particulier : Agustí & Martín 2006.
32- Brunaux 1988, 156-161.
33- Lejars, in : Brunaux & Méniel, dir. 1997, 208-209.
34- Martín *et al.* 2011, 163.

Les pratiques d'exposition des armes dans leur contexte social

Le premier dossier que nous ouvrirons pour aborder ce problème est celui des pratiques d'exposition des armes en habitat. Celles-ci furent observées dans la cadre de fouilles récentes sur plusieurs sites de l'Ampurdan, dans des ensembles surtout datables des années -250/-175 : le Puig de Sant Andreu[35] et l'Illa-d'en-Reixac[36], tous deux à Ullastret, ainsi que le Mas Castellar à Pontós[37] (fig. 6).

À première vue, les lieux de découverte sont de natures assez différentes. Du fait du caractère spécifique des vestiges qui y furent mis en évidence, l'édifice de la zone 15 de l'Illa-d'en-Reixac est interprété par les fouilleurs comme un sanctuaire organisé autour d'une cour intérieure, alors que celui de la zone 14 du Puig de Sant Andreu constituerait une résidence aristocratique structurée en deux blocs, dont l'existence remonte au IV^e^ s. a.C. Le Mas Castellar est pour sa part un vaste domaine rural reprenant au III^e^ s. a.C. l'emplacement d'un *poblado* ibérique plus ancien. Ces différences s'estompent en partie si on se livre à un examen plus approfondi. La zone 15 de l'Illa-d'en-Reixac, présentant des traces d'activités productives généralement associées au milieu domestique (meunerie, cuisson, stockage, production textile), peut être interprétée comme une résidence organisée autour d'une vaste cour intérieure. Ses caractéristiques la rapprocheraient alors fortement de l'édifice de la zone 14 du site voisin du Puig de Sant Andreu : une structure proche (importance de la cour intérieure), une superficie du même ordre (1000 m² à l'Illa-d'en-Reixac, 1450 m² au Puig de Sant Andreu), une "immersion"" de l'édifice dans le tissu de l'agglomération fortifiée. Or, il n'y a guère que ce dernier critère qui permettrait de différencier les ensembles d'Ullastret de celui du Mas Castellar : le fait que ce dernier soit isolé en milieu rural et non intégré à un habitat complexe.

Nous avons expliqué ailleurs l'interprétation que nous faisons de ces grands ensembles résidentiels ibériques : il s'agirait selon nous du lieu de résidence de lignages – autrement dit de groupes familiaux élargis, éventuellement flanqués de leurs dépendants – occupant au sein de leur communauté une place dominante[38]. Dans tous les cas où nous disposons de fouilles suffisamment extensives, nous pouvons déterminer l'existence, pour chaque agglomération, de plusieurs de ces lieux de résidence, présentant des caractéristiques équivalentes. Parmi celles-ci, il en est une qui retiendra particulièrement notre attention : ces grandes maisons, qu'elles se situent en milieu rural ou qu'elles soient intégrées à un habitat aggloméré, concentrent toujours une importante capacité de stockage et de production.

La stratégie de développement de ces ressources est diversifiée : la gestion de produits d'origine agricole joue un rôle central, au même titre que les activités domestiques classiques ; mais surtout, il est très souvent possible d'identifier le développement d'activités productives très spécialisées, visiblement vouées à une diffusion extra domestique, parmi lesquelles les métaux jouent un rôle central, le fer en particulier. Il est cependant le plus souvent impossible de reconnaître un lieu durablement et exclusivement structuré autour de ces activités productives. Au contraire, quand les données de fouilles permettent de percevoir l'évolution des modalités d'occupation internes à l'édifice, on s'aperçoit que celles-ci sont disséminées, voire "itinérantes" en son sein[39].

On peut tirer une double conclusion de ces observations : la première est que, vu que l'essentiel du processus de production se développe dans le cadre domestique, les rapports de production devaient pour l'essentiel constituer une extension des rapports domestiques[40] ; la seconde est que la concentration des moyens de production par les lignages dominants sur leur propre lieu de résidence tend à démontrer que les individus qui les constituent sont, directement, les acteurs de la production. Autrement dit, il semble que l'essentiel du travail

35- Martín *et al.* 2004.
36- Martín *et al.* 1997.
37- Pons, dir. 2002.
38- Sur ce problème : Gorgues 2010, 88-148. Le développement qui suit est un résumé de ce travail.
39- Cela semble par exemple être le cas de l'artisanat du fer dans la zone 14 du Puig de Sant Andreu : Martín *et al.* 2004, 272-274.
40- De ce point de vue, la production céramique ne semble pas faire exception : Gorgues 2009.

Site	Datation	Zone/Ensemble	Armes	Restes humains	Données contextuelles	Bibliographie.
Puig de Sant Andreu	Phase 3 (seconde moitié IIIe s.)	Zone 13 (US 13028 ?)	une épée (inutilitzada) une épée dans son fourreau (inutilitzada) un fourreau	"nombreux restes de crânes et de mandibules"	trouvées dans caniveau central de rue 13 avec de nombreux vestiges d'activités métallurgiques	Martin *et al.* 2004, 273
		Zone 14, secteur 13	une épée	associée avec crâne		Martin *et al.* 2004, 275
	Phase 4 (début IIe s.)	Zone 13		un crâne		Martin *et al.* 2004, 274
		Zone 14, secteur 11		quatre mandibules inférieures et des restes d'une calotte crânienne		Id.
		Zone 14, secteur 12		un crâne		Id
		Zone 14, secteur 30	1 épée avec deux perforations			Martin *et al.* 2004, 275
	fin IIIe s.	Silo 146	1 épée dans son fourreau, pliée et perforée	deux crânes traversés chacun par un clou	Ensevelissement volontaire, par comblement riche en adobes et terre brûlée	Rovira 1998, 170-171
Illa-d'en-Reixac	vers -200	Zone 15, Secteur 1		un fragment de calotte crânienne (attribué au secteur 2 dans l'étude anthropologique)	sur sol de pièce à porche, ayant livré de nombreux dépôts rituels	Martin *et al.* 1997, 50-51
		Zone 15, secteur 2	une épée dans son fourreau, avec double perforation	un fragment de calotte cranienne et trois mandibules inférieures	Pièce sans porche. Matériel abondant et dépôts de faune	Rovira 1998, 168-170 et fig. 2.3 p. 169 Martin *et al.* 1997, 51
		Zone 15, secteur 16 Zone 15, secteur 19	restes d'épées fragments de fourreau, parfois pliés restes d'une épée	restes de crâne restes crâniens restes de crâne		Martin *et al.* 1997, 47 Rovira 1998, 170 Martin *et al.* 1997, 47
Mas Castellar	225-175	Secteur 7a de CC 1	Un fgt de fourreau d'épée perforé		atelier de forge dans la pièce 9, voisine, et dans la pièce 4. Abondance d'objets en fer	Rovira 1998, 168 et fig. 2.1 p.169 ; Pons, dir. 2002, 540-541.
		Secteur 3 de CC 1	restes d'un fourreau en mauvais état	une mandibule	"principale concentration d'objets en fer"	Rovira 1998, 168 Pons, dir. 2002, 365.
		Rue 100, entrée de 7	une épée dans son fourreau, tordue et perforée			Rovira 1998, 168 et fig.4 Pons, dir. 2002, 365 et 541 ; fig.11.29 p. 361
		Rue 100	Un umbo de bouclier et fragments d'un autre Une épée	1 fgt de crâne et 1 de mandibule		Pons, dir. 2002, 363 Pons, dir. 2002, 562 Pons, dir. 2002, 365
		Maison 2	2 pointes lance (de javelot ?)			Pons, dir. 2002, 363 et fig. 11.24.1 p. 356
		?	1 talon de lance			
		Cour de CC 2	1 épée fragmentée dans son fourreau			Pons, dir. 2002, 363
		pièce 1 de CC 2		1 fgt de crâne		Pons, dir. 2002, 562
		?	1 épée (= rue 100 ?) et trois fgts de fourreau			Pons, dir. 2002, 363
Turó del Vent	vers 200	Silo 630	1 poignard celtibère perforé			Rovira 1998, 172

Fig. 5. Tableau récapitulant les données concernant les pratiques d'exposition d'armes.

spécialisé, à haut degré de savoir-faire, soit le fait des secteurs dominants de la société[41]. Ceux-ci redistribueraient par la suite le produit de leur travail au reste du groupe social.

Le fait que les dominants travaillent pour les dominés représente à coup sûr pour nous une certaine incongruité. Néanmoins, ce processus n'est nullement unique dans l'histoire et peut être rapproché du Mode de Production Domestique de Sahlins[42]. Dans le contexte spécifique de la société ibérique, ce processus peut être interprété comme le résultat d'une lutte pour l'influence sociale, pour le pouvoir. Produire plus devait permettre de distribuer plus, de placer plus de gens en situation de dette et d'exiger d'eux, en retour, une reconnaissance sociale, le paiement d'une "dette d'honneur" ; les obliger à reconnaître leur situation de dépendance, pour en retirer, en retour, du prestige, voire pour se constituer une suite d'obligés à la manière des clientèles romaines.

Ce long excursus sur la sphère productive n'a pas tant vocation à "planter le décor" en marge duquel se développent les pratiques d'ostentation des armes que nous allons ici analyser que de proposer un cadre interprétatif général. Soulignons d'emblée un aspect fondamental des comportements que nous attribuons aux personnes résidant dans ces grandes demeures lignagères, cadre des pratiques d'exposition des armes : ils sont marqués par une forte dimension agonistique – la lutte pour l'influence, pour le pouvoir – passant, entre autres, par la concentration de capacités de production et de savoir-faire très spécifiques, ayant souvent trait à la métallurgie du fer.

Les éléments du dossier

Le premier cas d'exposition d'armes identifié récemment est celui de la Zone 15 de l'Illa-d'en-Reixac. L'édifice ainsi délimité est constitué par une vaste cour intérieure de 264 m² flanquée à l'ouest et au sud par une série de pièces. L'ouverture sur la rue se fait par un étroit porche situé au nord, à l'extrémité d'un corridor, le long duquel, à l'ouest, cinq pièces se succèdent. Trois d'entre elles sont précédées d'un vestibule. Au sud-ouest et au sud, les contours du bâti sont plus difficiles à définir.

Les vestiges nous concernant sont concentrés au niveau de l'entrée. La plus septentrionale des pièces (le secteur 1) a livré de nombreux dépôts votifs (fig. 5 ; ce tableau récapitule les références bibliographiques grâce auxquelles nous avons structuré ce développement). À l'est, face à cette pièce, un espace ouvert structuré autour d'un poteau (le secteur 9) assurait la transition entre espace bâti et voirie. Au sud du secteur 1, flanquant le corridor (secteur 16), une petite pièce sans porche (secteur 2) abritait des dépôts de faune.

Les secteurs 9 et 16 (autrement dit, l'entrée de l'édifice) ont livré des fragments de crâne associés à des restes d'épées ou de fourreaux : notamment, on observe la présence d'une partie d'un fourreau plié et perforé, de quatre fragments de crâne et d'une mandibule. Dans la pièce située immédiatement à l'est de l'entrée (secteur 2), on a découvert deux ou trois mandibules inférieures ainsi qu'une épée dans son fourreau. La lame de l'arme et les plaques de son fourreau étaient percées de deux orifices. Il est possible qu'un élément issu de la calotte crânienne appartienne au même ensemble[43], mais les premiers rapports de fouille l'attribuent au secteur 1[44], qui, pour sa part, n'a pas livré de pièce d'armement. Or, nous verrons que le problème d'une éventuelle dissociation entre restes d'épées et fragments de crâne est loin d'être secondaire.

41- Sur ce modèle : Gorgues 2010, 235-237.
42- Sahlins 1972.
43- Rovira 1998, 168-170.
44- Martín *et al.* 1997, 50-51.

Le second cas est celui de l'édifice de la zone 14 du Puig de Sant Andreu. Il s'insère entre le parement interne de la muraille défendant le site sur son côté ouest et une rue courant parallèlement à celle-ci (zone 13). Il est divisé en deux blocs, l'ensemble présentant une superficie remarquable de 1450 m² [45]. Le premier bloc, au sud, est structuré autour d'une cour intérieure en périphérie de laquelle se répartissent, au nord d'abord, puis à l'est, des salles couvertes, parfois surmontées d'un étage. Le second bloc, au nord, est constitué de trois pièces bordant un passage courant le long du mur aveugle délimitant le bloc sud.

Les éléments concernant notre problématique ne sont pas tous contemporains, contrairement à ce qui a pu être observé à l'Illa-d'en-Reixac. Les plus anciens appartiennent à la phase III, datable de la deuxième moitié du IIIe s. a.C. Certains d'entre eux furent découverts dans la rue. Il s'agit d'une épée dégainée et défonctionnalisée ("inutilitzada"), d'un fourreau et d'une épée dans son fourreau (là encore défonctionnalisée), associés à de "nombreux restes de crânes et de mandibules". Une autre épée, associée à des éléments du crâne, découverte dans le secteur 13 de la zone 14, le passage autour duquel s'articule le bloc nord de l'édifice, appartient aussi à cette phase.

Pour la phase IV, datable du début du IIe s. a.C., les éléments semblent plus dispersés. Le secteur 30 de la zone 14, une sorte d'appentis situé à la limite entre le bloc nord et la rue a livré une épée dans son fourreau, pliée et perforée. Les autres vestiges sont des crânes (un dans la rue – zone 13 –, un dans le secteur 12, une pièce du bloc sud) ou des mandibules associées à des restes de calotte crânienne (dans le secteur 11, à l'entrée du secteur 1, une salle d'apparat donnant sur la cour intérieure du bloc sud).

Le dernier cas, le plus complexe, est celui du domaine rural du Mas Castellar de Pontós. L'armement y est très dispersé au travers de tout l'édifice, structuré en deux ailes séparées par un passage central. L'aile est a reçu la dénomination de *Casa Compleja* (CC) 1, l'aile ouest celle de CC 2. La "rue" centrale (rue 100) concentre l'essentiel des découvertes : un *umbo* de bouclier et les fragments d'un autre, une épée ainsi que, au niveau de l'entrée de la pièce sud-ouest de CC 1 (le secteur 7), une épée dans son fourreau, tordue et perforée. Toujours dans la rue 100, on a aussi découvert un fragment de crâne et un autre de mandibule. À l'intérieur de CC 1, les découvertes se concentrent au niveau des pièces situées les plus au sud : un fragment de fourreau d'épée perforé dans le secteur 7a (la partie septentrionale de la pièce 7) et les restes d'un fourreau en mauvais état, associés à une mandibule, dans la pièce 3, la plus importante de l'édifice.

Dans CC 2, seule une épée fragmentée dans son fourreau peut être rapprochée des pratiques retenant ici notre attention : elle fut découverte dans la cour. Un fragment de crâne a été identifié dans la pièce 1, située au nord-est. Enfin, deux pointes et un talon de lance ont été découverts dans cette aile, sans que l'on puisse préciser à quel endroit.

Par ailleurs, la publication fait référence à une épée (peut-être s'agit-il de celle de la rue 100) et à trois fragments de fourreau sans qu'il soit possible de déterminer leur provenance.

Ces cas sont certainement les plus emblématiques, mais les pratiques qu'ils attestent peuvent être entrevues ailleurs. Ainsi, le comblement riche en adobes et terre brûlée du silo 146 du Puig de Sant Andreu, datable de la fin du IIIe s. a.C., a livré une épée dans son fourreau, pliée et perforée, associée à deux crânes traversés chacun par un clou. Un poignard celtibère perforé remontant aux alentours de -200 a été trouvé dans le comblement du silo 630 du Turó del Vent (Llinar del Vallès, Barcelone) ; il est la seule attestation d'une pratique d'exposition portant sur une arme qui ne soit pas une épée de typologie laténienne. Un fragment de calotte crânienne fut également découvert dans le comblement du silo 31 de Can Miralles-Can Modolell, mais il n'était pas associé à une arme, alors même que deux silos en ont livré sur le même site[46].

45- Martín *et al.* 2004.
46- Pujol i Del Horno & García i Roselló 1982.

Au premier abord, le registre archéologique renverrait donc l'image de pratiques homogènes, mettant en jeu éléments du crâne et épées de La Tène, sur un espace réduit limité dans l'état actuel de nos connaissances à l'Ampurdan. Ce registre archéologique présente sans nul doute une parenté formelle avec celui observé dans le domaine continental, déjà amplement évoqué précédemment. Cependant, cette parenté formelle ne permet pas, à elle seule, d'affirmer que pratiques ibériques et pratiques gauloises soient apparentées. Pour cela, il faudrait prouver que les modalités de constitution du registre archéologique sont identiques dans un cas comme dans l'autre. C'est sur ce problème que nous allons nous pencher maintenant.

Des contextes de découverte diversifiés

La diversité des contextes de découverte est le premier élément à prendre en compte. Le plus souvent, celui-ci est considéré comme primaire : autrement dit, le lieu où furent retrouvés l'épée, le fragment d'épée ou de crâne est représentatif du dernier cadre fonctionnel au sein duquel les objets furent utilisés en tant que tel (en l'occurrence, que les épées ont été retrouvées à proximité de l'emplacement où elles étaient enclouées et les fragments de crâne près de l'endroit où ils étaient exposés). C'est cette idée qui sous-tend la plupart des interprétations proposées à ce jour. Pourtant, un certain nombre d'éléments incitent à modérer une telle vision.

Tout d'abord, il est probable qu'un certain nombre des éléments évoqués ici aient en fait été découverts en position secondaire. En effet, presque toutes les épées, entières ou fragmentées, de la phase III du Puig de Sant Andreu ont été découvertes dans le caniveau central de la rue 13. Leur position est donc détritique, et elles peuvent avoir été considérablement déplacées. Cette observation prend tout son poids si on la recoupe avec un élément évoqué par les fouilleurs : le comblement du caniveau central a de plus livré de nombreux vestiges d'activité métallurgique[47]. Or, le fer est un métal aisément récupérable, à tel point que des objets défonctionnalisés peuvent être stockés à fin de reconversion. Il est donc possible que la présence d'épées et de fragments d'épées dans le caniveau de la rue 13 résulte du même processus que celui qui y a amené des vestiges d'activités métallurgiques : il peut s'agir de rejets provenant d'une installation de forgeage située à proximité, voire du résultat du démantèlement de celle-ci. Quoi qu'il en soit, la position des épées pourrait ne pas être révélatrice de leur dernière utilisation, fut-elle symbolique, mais plutôt de leur présence en tant que masse de matériau de récupération (voire en tant qu'objet non écoulé parce que défectueux) au sein d'une installation de forge.

Ces réserves peuvent être étendues aux découvertes du Mas Castellar de Pontós. En effet, le mobilier métallique est omniprésent sur ce site, les clous en particulier. Le fragment de fourreau perforé du secteur 7a de la maison 1 a été trouvé dans une pièce ayant livré par ailleurs beaucoup d'objets en fer. La pièce correspondant au secteur 3 de la même maison, où furent trouvés les restes d'un fourreau en mauvais état, est également celle où fut découverte la "principale concentration d'objets en fer". De fait, si on observe la répartition des épées et fragments d'épées, voire plus largement des éléments d'armement sur le site, il est aisé de constater qu'elle est la même que celle du reste du mobilier métallique : les clous, par exemple, se répartissent exactement sur les mêmes espaces compris entre le sud de la maison complexe 1, la rue 100 et la partie connue de la maison complexe 2. On peut interpréter cette dispersion des vestiges comme résultant non pas de la répartition fonctionnelle des objets eux-mêmes, mais au contraire de la dissémination de déchets de production, de chutes d'objets en fer partiellement récupérés et d'objets promis à une récupération n'ayant jamais eu lieu en marge d'une intense activité de forge. De fait, celle-ci est très bien attestée sur le site par la présence de foyers de forge dans les pièces 4 et 9 de la maison complexe 1, de part et d'autre des principales zones de dispersion du mobilier métallique au sein de l'édifice.

Ainsi, que ce soit au Puig de Sant Andreu ou au Mas Castellar de Pontós, la présence d'un certain nombre d'épées ou de fragments d'épées pourrait résulter de leur récupération dans le cadre d'une activité de forge directement attestée sur les deux sites : un foyer lié à la métallurgie du fer est également connu dans l'aile sud-est

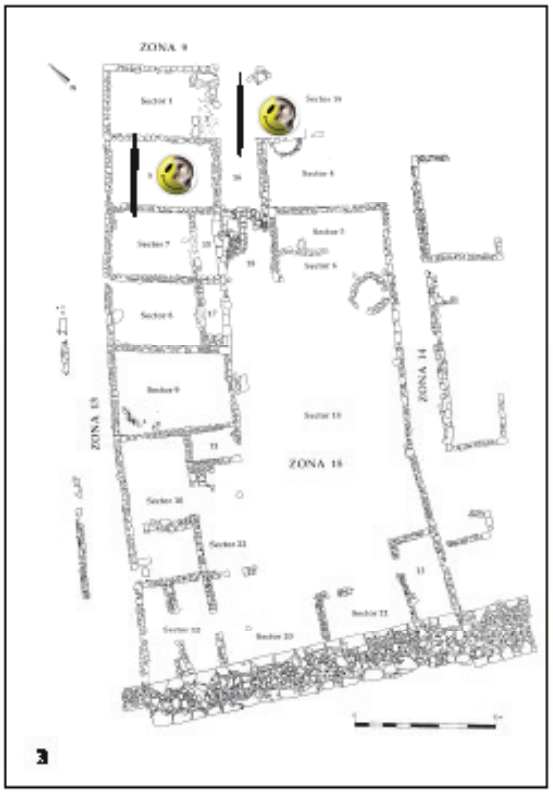
47- Martín *et al.* 2004, 273.

de l'édifice de la zone 14 du Puig de Sant Andreu et est datable de sa phase III ; autrement dit, il est contemporain des rejets identifiés dans la rue 13. Pour cette raison, toutes les armes découvertes dans ces contextes d'ordre métallurgique devraient être écartées d'un raisonnement visant à restituer les pratiques d'exposition des armes, auxquelles elles peuvent ne se rattacher que de façon lointaine (ponctuellement, des perforations évoquent effectivement une exposition par enclouage à un endroit initial cependant impossible à déterminer). Ce travail de sélection des données amène à ne conserver que l'ensemble du secteur 13 (phase III) et l'épée perforée du secteur 30 (phase IV) de la zone 14 du Puig de Sant Andreu ainsi que la totalité des découvertes de la zone 15 de l'Illa-d'en-Reixac. En revanche, aucune des découvertes du Mas Castellar ne peut apporter d'élément assuré à nos interrogations, à l'exception éventuelle de l'épée engainée, tordu et perforée découverte dans la rue 100, au niveau de l'entrée sud-ouest de la maison 1 (fig. 6).

Les observations que l'on peut mener sur ces ensembles sont de deux ordres. Premièrement, il apparaît clairement qu'épées et fragments de crâne ne sont pas nécessairement exposés au sein d'une même composition : ainsi, l'épée perforée du secteur 30 de la zone 14 du Puig de Sant Andreu (en marge du bloc nord) n'est associée à aucun reste humain, alors qu'au contraire, les secteurs 11 et 12 (dans le bloc sud) ont livré pour la même phase des éléments de crâne et de mandibule sans pour autant qu'on y ait trouvé d'épées ou de fragments d'épées. Dans la zone 15 de l'Illa-d'en-Reixac, il est possible que le secteur 1 ait livré un fragment de calotte crânienne isolé, si toutefois on retient qu'il a été découvert là ; de même, un fragment de crâne provient de la pièce 1 de la maison complexe 2 du Mas Castellar, qui n'a pas livré de fragment d'épée. Sur le même site, si on admet que l'épée gainée de la rue 100/entrée de la pièce 7 est bien dans une position reflétant son emplacement d'exposition (laquelle est assurée du fait de la perforation de l'arme), elle n'était associée à aucun fragment crânien.

Deuxième observation, le lieu d'exposition semble pouvoir varier assez fortement. Ainsi, l'épée du secteur 13 de la zone 14 du Puig de Sant Andreu a été retrouvée dans un recoin du bloc nord, à l'interface entre l'espace ouvert 13 et les pièces 7 et 8, apparemment liées au stockage, et dont la dimension fonctionnelle pourrait être confirmée par la présence d'un foyer. C'est au même type de contexte que peuvent renvoyer les découvertes du secteur 2 de la zone 15 de l'Illa-d'en-Reixac. En effet, en plus de l'épée gainée, pliée et perforée et des fragments de crâne, cette pièce a livré vingt huit amphores de provenances variées et trois cent quatorze pièces de vaisselle. La répartition statistique de ce mobilier[48] est proche de ce que l'on peut attendre pour un faciès d'habitat standard, quoique les céramiques de cuisine soient un peu surreprésentées. Si on interprète l'édifice de la zone 15 comme un ensemble domestique, alors la pièce du secteur 2 peut sans nul doute être interprétée comme un lieu de stockage. Cette interprétation n'est pas compromise par la découverte de dépôts de faune, qui peuvent aussi s'expliquer dans l'optique de rituels domestiques. Dans ces deux cas, le lieu d'exposition est donc assez retiré, voire discret, contrairement à ce que l'on peut observer par ailleurs dans le domaine catalan. Ainsi, les découvertes du secteur 30 de la zone 14 du Puig de Sant Andreu, celles des secteurs 16 et 19 de la zone 15 de l'Illa-d'en-Reixac et l'épée de la rue 100/entrée du secteur 7 du Mas Castellar renvoient toutes à une position à l'interface entre domaines collectif et domestique, soit l'entrée de l'édifice à proprement parler (à l'Illa-d'en-Reixac et au Mas Castellar), soit une annexe donnant directement sur la rue (au Puig de Sant Andreu). Si les ensembles découverts dans les lieux de stockage associent fragments de crâne et d'épées, il n'en va pas systématiquement de même en ce qui concerne les lieux ouverts sur des espaces collectifs. Ces deux composantes sont présentes à l'Illa-d'en-Reixac, mais ce n'est ni le cas au Puig de Sant Andreu, ni au Mas Castellar, où les épées étaient apparemment exposées seules. Le contexte général dans lequel s'inscrit la mise en scène semble donc pouvoir influer sur sa composition.

48- Donnée par Genís, in : Martin *et al.* 1997, 65-67.



Exposition d'épée(s).

Tête coupée ou éléments du crâne accompagnant l'exposition d'une épée.

Fig. 6. Plan des principaux édifices commentés dans le texte. **1**. Puig de Sant Andreu, zone 14, d'après De Prado 2009 ; **2**. Mas Castellar de Pontós, d'après Pons, dir. 2002 ; **3**. Illa-d'en-Reixac, zone 15, d'après Martín *et al.* 1997.
Les symboles représentant des épées signalent les emplacements où des armes ont été découvertes en position primaire. Le symbole "Smiley" signale les cas où des éléments du crâne ont été découverts dans le même contexte que les armes. Ce symbole permet d'éviter toute représentation interprétative de l'état de la tête ou du crâne au moment de son exposition, que nous connaissons mal. Les autres éléments de crâne ne sont pas localisés, car il est très difficile de savoir dans quelle mesure leur répartition dans la sédimentation archéologique reflète leur position initiale.

Le geste et le lieu : les spécificités des pratiques ibériques

Les dynamiques affectant les ensembles que nous commentons ici sont extrêmement variées, ce qui n'en facilite évidemment pas l'analyse[49]. Mais il est possible d'émettre, dans un premier temps, un certain nombre de remarques concernant les contextes particuliers évoqués précédemment.

1- Les pratiques catalanes semblent très clairement centrées sur une pièce d'armement spécifique, l'épée, ou plutôt l'épée dans son fourreau : l'essentiel des pièces trouvées en contexte primaire sont des épées dans leur fourreau, les deux éléments étant perforés, souvent en deux points différents afin de recevoir des chevilles qui ont pu, occasionnellement, se conserver[50]. Le travail d'inventaire de García Jimenez montre que les cas récemment mis en évidence ne sont nullement atypiques : en ce qui concerne les découvertes anciennes du Puig de Sant Andreu, six des treize pièces archéologiques qu'il a observées sont des épées dans leur fourreau, pour lesquelles des traces de perforation sont parfois visibles en dépit de l'oxydation, alors que quatre correspondent à des fragment d'épées. Il n'a en revanche observé la présence que d'un seul fragment de fourreau, auquel il faut ajouter une bouterolle[51]. Il s'agit là d'une différence majeure avec les dépôts fouillés sur la totalité du territoire gaulois (Gaule méridionale comprise), qui mettent en jeu des éléments issus de l'ensemble de la panoplie (épée, fourreau, éléments de suspension, bouclier, lance). De plus, le fait que les épées soient gainées dans leur fourreau éloigne là encore les pratiques ibériques de celles observées outre-Pyrénées. À Gournay-sur-Aronde comme au Cailar ou à Montmartin, la règle semble être que le fourreau et l'épée soient séparés et que les fourreaux soient surreprésentés par rapport aux épées[52].

2- Les armes sont exposées en périphérie d'édifices à vocation domestique, accompagnées ou non d'éléments issus du squelette encéphalique. Là encore, il s'agit d'une pratique spécifiquement ibérique. La règle, dans le domaine celtique continental, semble être qu'armes et têtes soient exposées au sein ou en marge de sanctuaires (Gournay-sur-Aronde) ou d'espaces publics au sein d'une agglomération (c'est apparemment le cas au Cailar). De ce point de vue, Montmartin constitue une exception partielle, puisque le sanctuaire se trouve au sein d'une résidence aristocratique, mais la nature du lot qui y a été mis au jour diffère fortement de ce que l'on peut observer dans l'Ampurdan : dans l'Oise, les épées sont systématiquement dégainées, et d'autres pièces d'armement apparaissent dans le dépôt[53].

3- La dynamique de constitution des lots diffère par ailleurs complètement d'une région à l'autre. En Gaule (là encore Gaule méridionale comprise), le processus commence par l'exposition des armes, qui aboutit à la dégradation des parties en matériaux périssables. Puis les armes sont intentionnellement mutilées. Enfin, elles font l'objet d'un dépôt[54]. Les travaux de C. Rovira ont bien montré que le processus, en péninsule Ibérique, était tout autre : on dégrade d'abord l'épée gainée dans son fourreau, en la pliant à chaud en fonction d'un angle très variable. Puis elle est percée et exposée[55]. Autrement dit, dans ce cas, la mutilation précède l'exposition. Le rituel ne semble pas se clore par un dépôt intentionnel : les éléments qui n'ont pas été trouvés en position primaire l'ont été, à mon avis, en position tertiaire, résultant souvent d'une accumulation détritique.

Ni le contexte, ni le traitement réservé aux armes, ni la gestuelle rituelle ne sont comparables d'un horizon à l'autre. Les pratiques observées dans le domaine ibérique, celles tournant autour du traitement symbolique des armes au moins, ne sont donc pas à rapprocher des pratiques celtiques : elles sont propres aux populations protohistoriques du nord de la Catalogne.

49- Celle-ci est par ailleurs un peu compliquée par le caractère hétérogène des descriptions dont nous disposons, dû au fait que les découvertes soient plus ou moins récentes.
50- Rovira 1998. C. Rovira fut la première à proposer une analyse des pratiques rituelles concernant ces armes sur la base de leur observation.
51- García Jimenez 2006, 275-280.
52- Ribemont-sur-Ancre représente une exception liée à la scénographie caractérisant ce sanctuaire : Brunaux *et al.* 1999, 199-201, 206-207, et, 249-253.
53- Brunaux & Méniel 1997, 151-158.
54- En fonction des différents contextes, la netteté avec laquelle apparaissent les différentes phases de ce processus est cependant variable.
55- Rovira 1998.

Cette spécificité ibérique des pratiques identitaires liées au domaine guerrier apparaît plus encore si on la replace dans une perspective plus large.

La mémoire de la violence armée

Les pratiques commentées ci-dessus concernent une poignée de sites, trois en fait, dont deux se tiennent dans un mouchoir de poche (le Puig de Sant Andreu et l'Illa-d'en-Reixac d'Ullastret) et ne sont distants du troisième (le Mas Castellar de Pontós) que d'une trentaine de kilomètres. Ces pratiques sont donc locales, mais elles semblent fortement marquer les communautés de l'Ibérique Moyen de l'Ampurdan. En effet, la dissémination des éléments relevés par G. García Jimenez ajoutée aux résultats récents des fouilles dirigées par A. Martín montrent que l'exposition d'arme était assez répandue au sein de l'agglomération du Puig de Sant Andreu, le site sur lequel l'activité archéologique est la plus soutenue et la plus ancienne. Ces armes pouvaient être associées à des têtes dont il est difficile de dire dans quel état elles furent exposées, du fait notamment de l'état de fragmentation des vestiges. Une bonne partie semble avoir été prélevée à l'aide d'un instrument tranchant sur des corps encore frais et certaines ont été décharnées[56]. Parfois, elles étaient maintenus sur un support en matériau périssable par un long clou en fer[57]. Il semble que des épées pouvaient être exposées isolément, de même que des têtes, ce qui tend à démontrer que la sémantique associée aux unes et aux autres pouvait être en partie au moins différente, sans pour autant forcément sortir du registre guerrier : le fait qu'une partie au moins de ces têtes ait constitué des trophées semble être hors de doute[58].

Les épées – accompagnées ou non de têtes – pouvaient être exposées en marge de grandes demeures aristocratiques. Mais ce contexte domestique, sur lequel nous avons surtout focalisé notre attention, n'est sans doute pas le seul dans lequel des armes pouvaient être mises en scène : les éléments provenant du comblement du silo 146 du Puig de Sant Andreu tendent à montrer que des petits édicules (en l'occurrence en briques de terre crue), placés en marge de l'habitat, pouvaient abriter des compositions associant épées et crânes (ou plutôt des têtes : la connexion anatomique avec la mandibule semble s'être maintenue dans un cas, ce qui tend à montrer que les tissus mous se conservaient encore au moment de l'exposition).

Un individu se promenant dans les rues des sites d'Ullastret pouvait donc se retrouver, à intervalles réguliers, confronté à des scénographies au caractère guerrier marqué : des armes exposées après avoir fait l'objet d'une destruction rituelle, parfois associées à des têtes coupées ou à des crânes ou fragments de crânes. Ces compositions ornaient des ensembles interprétés comme de grandes demeures lignagères. Elles apparaissent donc comme des dispositifs ostentatoires visant à mettre en exergue la puissance guerrière propre à un lignage ; à un lignage et non pas à la communauté dans sa globalité, à l'image de ce que l'on peut observer dans le domaine gaulois. La motivation de cette pratique réside dans la dimension compétitive des sociétés locales, que nous avons perçue au travers du registre productif. Le prestige acquis par l'exercice des armes est aussi mobilisé dans la compétition pour la domination sociale.

En ce sens, ces pratiques ostentatoires en contexte d'habitat, très typiques des horizons les plus septentrionaux du domaine ibérique péninsulaire, ne constituent qu'une variante parmi d'autres, observables par ailleurs. Ainsi, le rituel funéraire est un moment privilégié au cours duquel les vivants peuvent, par les offrandes qu'ils

---

56- Un des fragments de crâne issus du caniveau central de la rue 13 du Puig de Sant Andreu porte des incisions *post mortem* interprétées comme des traces d'écorchage : Agustí & Martín 2006, 58.

57- C'est le cas des deux crânes – associés à une épée – du silo 146, situé à l'extérieur de l'enceinte, mais aussi de deux autres exemplaires très bien conservés découverts à la fin de la campagne de fouille 2012, qui ont fait l'objet d'une présentation préliminaire sur le site du Museu d'Arqueologia de Catalunya : http ://www.mac.cat/esl/Seus/Ullastret/Recerca-i-conservacio/Campanya-d-excavacions-2012/Els-cranis-enclavats-d-Ullastret (consulté le 19.03.2013).

58- Nous ne rentrerons pas ici dans une tentative d'interprétation de ces comportements, pour ne nous concentrer que sur les pratiques liées aux armes. Notons toutefois que le traitement rituel de la tête et son exposition – en particulier son enclouage – sont des pratiques bien connues dans le domaine gaulois, notamment dans les régions méridionales. Mais au-delà, il s'inscrit dans un ensemble de pratiques très diffusées au sein du monde antique, y compris dans le domaine romain d'époque impériale ; sur cet aspect du problème : Armit 2012, 36-42.

associent au défunt, rappeler le prestige guerrier qu'il a acquis de son vivant et, d'une certaine façon, le "capitaliser" pour leur propre compte. C'est sans doute en partie cette idée qui perce derrière les offrandes tout à fait exceptionnelles déposées dans les tombes de La Pedrera[59], de même qu'elle explique la présence d'armes dans les quelques nécropoles ibériques datables du IIIe s. a.C. fouillées au nord de l'Èbre. Parmi celles-ci, une des mieux étudiées est sans contexte celle du Turó dels dos Pins[60]. Sur les quatre-vingt-quatorze sépultures fouillées (toutes des crémations), seize ont livré des pièces d'armement. Le bouclier est l'arme la plus présente sous la forme d'umbos, parfois très fragmentaires, ou d'orles : on peut en compter douze au moins, déposés dans onze sépultures. La lance, de façon surprenante, est la moins représentée, avec cinq pointes découvertes dans quatre sépultures différentes. L'épée, présente en neuf exemplaires au moins (dans huit sépultures), et dont souvent seule la partie distale s'est conservée, semble avoir toujours été déposée gainée dans son fourreau. Dans les trois cas où elle est entière ou presque, elle a été pliée.

L'épée découverte dans le silo 24 de Can Miralles-Can Modolell – celui-là même où a été trouvé le casque commenté précédemment – a fait l'objet d'une déformation comparable, suivant un angle très aigu[61]. Ce traitement particulier a d'ailleurs influé sur l'interprétation que les fouilleurs ont donnée de cet ensemble : il s'agirait d'un silo réutilisé comme sépulture à crémation[62]. Cependant, l'absence de restes osseux amène à émettre une autre hypothèse : il pourrait s'agir du dépôt rituel de la totalité de la panoplie d'un guerrier (comme on l'a vu, certains éléments sont peut-être à identifier comme des fragments d'orle de bouclier), accompagnée d'autres types d'offrandes contenues entre autres dans des récipients en céramique. Des dépôts rituels en silo ont en effet été identifiés ailleurs en Catalogne[63], et une telle interprétation permettrait de rendre compte tant de l'homogénéité sémantique des objets identifiés que de leur état de conservation.

Ainsi, au nord du domaine ibérique, le traitement rituel de l'épée semble donc particulièrement homogène dans deux, ou plutôt trois contextes différents (funéraire, dépôt et exposition en habitat). Les épées exposées, celles déposées comme offrandes funéraires ou rituelles sont toutes gainées dans leur fourreau et pliées à chaud. Leur présence en contexte funéraire montre clairement que ce type de traitement s'applique à l'arme du guerrier dont on veut honorer la mémoire, pas à celle prise à l'ennemi, qui reçoit dans les sanctuaires gaulois un traitement très différent. On peut donc émettre l'hypothèse que les mises en scène d'armes avaient pour objectif de rappeler à la communauté les hauts faits d'un guerrier par le biais de l'exposition de l'épée associée à son nom, et que les têtes qui souvent les accompagnaient étaient celles des ennemis vaincus au combat ; les têtes mêmes que l'épée avait pu servir à trancher.

Ces pratiques de commémoration n'ont pas pour cadre la sphère publique : elles sont associées, concrètement, au lieu de résidence d'individus appartenant aux catégories sociales dominantes. Ce fait en dit long, je pense, sur la dimension segmentaire de ces communautés de l'Ibérique Moyen, qui devaient être agitées par d'importantes forces centrifuges liées à la compétition pour l'honneur et le pouvoir qui sous-tendaient les relations intra-élitaires. Surtout, il montre que l'horizon unique de la guerre ibérique n'est pas la guerre intercommunautaire, celle de "nous" contre "les autres". La *vendetta*, la mobilisation de contingents d'obligés placés en situation de dépendance économique dans le cadre de conflits lignagers ou d'expéditions privées devaient aussi exister. Au-delà encore, ce qui pourrait bien se dessiner, ce sont les contours d'une société à honneur, dans laquelle la résolution des conflits ne passe pas –ou pas toujours- par une médiation institutionnelle mais par le déploiement de la violence armée. On peut se demander si les têtes exposées étaient celles d'ennemis lointains ou si au contraire elles n'avaient pas appartenu à des membres en vue de la communauté dont les traits étaient familiers à tous.

59- Graells 2008.
60- García i Roselló 1993.
61- Pujol i del Horno & García i Roselló 1982, 74.
62- Pujol i del Horno & García i Roselló 1982, 77. Par la suite, cette interprétation a été reprise dans García i Roselló *et al.* 1998, 320.
63- Notamment, pour prendre un exemple particulièrement clair, le silo 110 du Mas Castellar de Pontós : Pons 1997, 84-86 et Pons, dir. 2002, 542-543.

Des réseaux de solidarité de nature guerrière

Comment expliquer l'apparente dichotomie entre la parfaite insertion du Nord-Est ibérique dans l'horizon militaire laténien et le caractère fortement local des pratiques identitaires guerrières qui caractérisent cette région ? Chercher la réponse à cette question revient, indirectement, à poser celle de la nature des relations entre Ibères et Celtes.

Les objets importés de façon certaine du domaine celtique continental sont, au IIIe s a.C., très rares dans le domaine ibérique. Seules quelques armes ne peuvent trouver leur origine que dans les régions de culture laténienne. À ma connaissance, ce n'est le cas, pour les régions situées au nord de l'Èbre, que de deux pièces totalement exceptionnelles, les deux casques déjà évoqués de La Pedrera et de Can Miralles-Can Modolell.

Les caractéristiques de ce dernier, datable des alentours de -300, le rattachent au groupe des casques à *einfache Kalotte mit angesetzter Nackenschutz* de Schaaff, diffusés surtout dans le domaine nord-alpin et l'Europe occidentale, en particulier la Gaule. Le casque de la grotte des Perrats, à Agris, est notamment à rapporter à ce groupe[64]. En revanche, l'exemplaire de Can Miralles-Can Modolell, plus tardif (vers -200), avec sa calotte renforcée rivetée au timbre, appartient au type des casques à *verstärkte Kalotte mit angesetzter Nackenschutz*, dont la diffusion est plus nettement orientale[65]. Cependant, la récente découverte à Tintignac d'un casque apparemment de ce même type[66] montre qu'il était aussi diffusé en Gaule.

La présence sporadique, en Catalogne, de pièces d'armement aussi exceptionnelles que ces casques ne peut à mon sens pas s'expliquer par des relations d'échange de nature strictement économique. On y verrait plus volontiers des présents visant à matérialiser des relations d'amitiés et de solidarité entre des notables ibères et leurs homologues gaulois[67]. Ces derniers ne sont pas forcément très distants, géographiquement parlant, et peuvent même ressortir du domaine ibéro-languedocien : on connaît des casques celtiques de la même époque en Languedoc méridional, où on écrit aussi l'ibère[68]. Cependant, une autre découverte, plus éloignée du domaine languedocien, amène à privilégier l'existence de relations s'établissant sur de longues distances, à l'échelle suprarégionale.

Dans le tumulus n°3 du groupe de la lande Mesplède (Aubagnan, Landes), plus précisément au sein de la sépulture n°7, une crémation apparemment double placée en situation centrale au sein du tertre, on a découvert en 1914 les fragments de deux patères en argent décorées. L'une d'entre elles présente un médaillon central en forme de gueule de loup, et porte une inscription en caractères ibériques. Une autre inscription, se rapportant peut-être à la seconde patère, a disparu après sa découverte[69]. Le mobilier associé laisse peu de doutes sur l'identité de l'individu enterré là : des fragments de cotte de maille l'identifient comme un guerrier[70]. Par ailleurs, Roux et Coffyn interprètent de façon convaincante un "bouton massif" en bronze comme le cimier d'un casque celtique[71]. Des "tubes en fer" d'un diamètre de 10 mm étaient pris dans la rouille de la cotte de maille. En fait, ils ont une forme en gouttière. Ils peuvent être interprétés comme des fragments d'orle de bouclier présentant une ouverture d'environ 7 mm[72]. On peut se demander si des plaques de fer de fonction inconnue ne se rapportent pas à l'umbo du même bouclier. La cotte de maille était sans doute au contact direct

64- Schaaff 1988, 297-300.
65- Schaaff 1988, 300-302.
66- D'après la description donnée dans Maniquet, dir. 2009, 23-24. Dans le cas de ce casque en fer, le renfort supérieur de la calotte est en alliage cuivreux.
67- Contra Graells 2008, 139, qui pense que le casque de La Pedrera aurait pu être acquis en Italie.
68- À Ensérune et à Montlaurès (dans ce dernier cas, le timbre est en alliage cuivreux : De Chazelles & Feugère 2011).
69- Sur la sépulture : Mohen 1980, 276 et pl. 126-130 (en particulier 130 pour les patères) ; Roux & Coffyn 1987. Sur les patères : Hébert 1990.
70- Sur cette découverte : Roux & Coffyn 1987, 37-39.
71- Roux & Coffyn 1987, 39.
72- Ils s'inscrivent donc dans le groupe "moyen" de Rapin 1988, 38.

de ce bouclier, peut-être sur sa périphérie. D'autres armes pourraient avoir été déposées dans la sépulture : le fouilleur, Dubalen, signale plusieurs épées et une pointe de lance de fer repliée[73].

Les patères découvertes dans les Landes ont depuis longtemps déjà été rapprochées d'autres objets tout à fait comparables découverts au Castellet de Banyoles de Tivissa, dans la basse vallée de l'Èbre[74]. Ce rapprochement, initialement déjà très convaincant sur la seule base de la morphologie des récipients et de la présence d'inscriptions ibériques, l'est plus encore par les recherches récentes portant sur ce site catalan. Il apparaît en effet de plus en plus nettement comme étant lié de façon privilégiée à la métallurgie des métaux précieux[75], à tel point qu'on y a découvert dans le vestibule d'une maison un fourneau de traitement du plomb argentifère[76]. Il semble donc clair que l'atelier d'où sont issues les patères d'Aubagnan se trouvait au Castellet de Banyoles même[77], ce qui, par ailleurs, permet de dater la sépulture de la fin du IIIe s. a.C. Là encore, il est difficile d'imaginer que le moteur de diffusion d'objets aussi spécifiques de la Méditerranée à l'Atlantique et d'un côté des Pyrénées à l'autre soit le commerce : au nord des Pyrénées, on n'en connaît qu'à Aubagnan. Ces patères constituent à mon avis, à l'image des casques déjà commentés, des présents visant à consolider des relations d'amitiés entre individus de culture différente, mais de rang social comparable.

Ainsi, s'il est évident qu'au IIIe s. a.C. l'essentiel des relations d'échange propres aux populations du nord-est du domaine ibérique se nouent avec le monde méditerranéen, la présence exceptionnelle d'armes importées d'Europe moyenne en Catalogne et, inversement, la présence en Aquitaine, dans une tombe de guerrier, d'argenterie d'origine ibérique, renvoient à l'existence de relations apparemment ponctuelles avec les régions situées outre-Pyrénées.

Cependant, les objets qui nous permettent de retracer l'existence de ces contacts ont une dimension éminemment ostentatoire. Les casques peuvent être interprétés comme de clairs marqueurs d'un statut militaire privilégié : leur caractère rare, sinon exceptionnel en milieu ibérique, permettait d'identifier sans ambigüité leur porteur au sein de la bataille. Il n'est guère risqué d'en déduire que ceux qui les possédaient appartenaient aux catégories sociales les plus élevées. Les patères, quant à elles, renvoient à un autre registre, celui des pratiques de commensalité, de convivialité. Elles furent découvertes dans un contexte qui identifie leur propriétaire originel comme un individu de statut social élevé, une position privilégiée qu'il devait entre autre, là encore, à un statut militaire particulier. Si toutes les identifications proposées au fil des ans concernant les offrandes d'armes l'ayant accompagné dans la tombe (épées, lance, bouclier, cotte de maille et casque) sont exactes, on peut remarquer qu'elles représentent le pendant presque exact, au nord des Pyrénées, de la panoplie du silo 24 de Can Miralles-Can Modolell, à la cotte de maille près.

Ces objets sont les traceurs de relations mutuelles qui unissent des individus ou des groupes d'individus qui se reconnaissent d'un même statut social et ceci en dépit des différences linguistiques et culturelles qui pourraient les éloigner. Ces liens ne sont pas de nature commerciale et ne sont pas structurés au niveau politique (alliances intercommunautaires, etc.). Les contextes de découverte des patères comme des casques renvoient clairement au fait que ces liens sont avant tout de nature interpersonnelle et présentent une dimension militaire évidente.

73- Roux & Coffyn 1987, 37.
74- Sur les patères de Tivissa : Jaeggi 2005.
75- Synthèse dans Gorgues 2010, 137-141 avec bibliographie.
76- Asensio *et al.* 2005, 621.
77- Ce qui donne à ces objets une origine ibérique, et non celtibère comme on peut le lire dans Mistrot & Sireix, dir. 2012, 71. Les Celtibères, de langue celtique, occupent la partie centrale de la péninsule Ibérique, alors que les Ibères, de langue non indoeuropéenne (celle des inscriptions d'Aubagnan), occupent sa partie méditerranéenne.

Il est possible de proposer que, sur la base d'engagements mutuels, des Ibères du nord-est aient prêté à titre privé une assistance militaire à certains de leurs partenaires septentrionaux, se projetant pour ce faire sur des distances qui pouvaient être considérables : de Tivissa à Aubagnan, il y a 430 kilomètres. Mais au-delà, ce sont peut-être des déplacements à l'échelle de l'Europe protohistorique qu'il faut imaginer : le casque de Can Miralles-Can Modolell, en dépit de possibles parentés avec des objets découverts en Gaule, appartient à un type qui semble toujours, en majorité, diffusé en Europe centrale et orientale (Slovénie, Croatie, Roumanie). Cette assistance devait bien sûr être réciproque et des dignitaires celtes ont pu mettre leur suite de guerriers au service des intérêts d'un potentat ibère. Le résultat d'un tel processus aurait été l'intégration, au sein de mêmes formations, de contingents issus de domaines culturels différents. Amenés à s'inscrire régulièrement dans le contexte guerrier de l'Europe tempérée – dont les lignes de front fluctuantes ignoraient probablement les limites des différents domaines de culture matérielle définis par les archéologues contemporains – les Ibères du nord-est en auraient adopté les tactiques de combat et la panoplie. Par ce processus, impulsé par des solidarités motivées par le rang social et non pas par l'appartenance culturelle, les uns et les autres participaient de la création d'une identité militaire commune dont les grands contingents au service de Carthage dans la Seconde Guerre Punique, mêlant des soldats issus de tout l'Occident protohistorique, furent peut-être bien plus une conséquence que, comme on l'imagine souvent, une cause.

Conclusion

Si on accepte les propositions précédentes, l'adoption d'une panoplie d'influence celtique dans le nord-est du domaine ibérique peut être comprise comme résultant d'une double logique liée d'une part aux dynamiques propres à la sphère guerrière et d'autre part aux modes de relation intra élitaires. Le port d'une épée ou d'un bouclier d'affinités laténiennes ne devrait, dans cette perspective, pas être compris dans une optique culturelle, mais dans une optique sociale. La panoplie apparaît alors comme l'un des marqueurs matériels d'appartenance à une catégorie sociale, celle des guerriers. La délimitation des contours propres à cette catégorie sociale fait fi des critères linguistiques et culturels pour ne se concentrer que sur le statut individuel. Cette mise aux normes continentales semble avoir été amenée par les lignages structurant la notabilité ibérique, lesquels s'inscrivent dans des réseaux interrégionaux : non seulement l'existence de ces réseaux pouvait conduire à la projection de contingents ibériques loin de leur noyau d'origine, mais ils permettaient en plus de canaliser une information technique dont la maîtrise, dans le domaine de l'armement, était cruciale.

Il n'en reste pas moins que les enjeux symboliques et identitaires qui se nouent autour de la violence armée restent très locaux. Les pratiques observées à Ullastret ne sont pas ibériques : elles sont typiques du seul Ampurdan. Ailleurs, c'est autour du rituel funéraire ou du dépôt d'éléments de panoplie ou encore de l'iconographie que vont se structurer les pratiques de commémoration des faits guerriers. La guerre et de façon plus générale la violence armée étaient entre autres, peut-être avant tout, des moyens d'acquérir honneur et réputation, mais l'un comme l'autre ne servaient à rien s'ils ne pouvaient être mobilisés dans le cadre de la lutte pour la prééminence sociale au sein d'une communauté donnée.

Bibliographie

Agusti B. et A. Martín (2006) : "Actes des violència en el període iber. El cas d'Ullastret i altres poblats catalans", *Cypsela*, 16, 51-64.

Aranegui Gascó, C., dir. (1998) : *Los Iberos, Principes de Occidente. Las estructuras de poder en la sociedad ibérica, Actas del congreso internacional*, Saguntum-PLAV, Extra-1.

Armit, I. (2012) : *Headhunting and the body in Iron Age Europe*, Cambridge.

Asensio, D., M. Miró et J. Sanmartí (2005) : "Darreres intervencions arqueològiques al Castellet de Banyoles (Tivissa, Ribera d'Ebre) : una ciutat ibèrica en el segle III aC", *Món Ibèric als Països Catalans, XIII col.loqui internacional d'arqueologia de Puigcardà, 14-15 novembre 2003*, 615-629.

Bataille, G. (2008) : *Les Celtes : des mobiliers aux cultes*, Art, Archéologie et Patrimoine, Dijon.

Brunaux J.-L., P. Méniel et F. Poplin (1985) : *Gournay 1975-1984. Les fouilles sur le sanctuaire et l'oppidum*, RAP Numéro spécial.

Brunaux, J.-L. (1988) : "Dépôts et trophées", in *:* Rapin & Brunaux 1988, 143-237.

Brunaux, J.-L. et P. Méniel (1997) : *La résidence aristocratique de Montmartin (Oise) du IIIe au IIe s. av. J.-C.*, DAF 64.

Brunaux, J.-L., M. Amandry, V. Brouquière, L.-P. Delestrée, H. Duday, G. Fercoq du Leslay T. Lejars, C. Marchand, P. Méniel, B. Petit et B. Rogéré (1999) : "Ribemont-sur-Ancre (Somme)", *Gallia*, 56, 177-283.

Ciesielski, E., H. Duday, B. Girard, R. Roure, A. Martín et B. Agusti (2011) : "La pratique des têtes coupées et les dépôts d'armes en Gaule méditerranéenne et dans le nord-est de la péninsule Ibérique", in : Roure & Pernet, dir. 2011, 113-121.

De Chazelles, Cl.-A. et M. Feugère (2011) : "Le casque de Montlaurès", in : Roure & Pernet, dir. 2011, 130-131.

De Prado, G. (2009) : "Noves aportacions al coneixement de les portes i dels sistems d'accés a l'*oppidum* ibèric del Puig de Sant Andreu (Ullastret, Baix Empordà)", *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 19, 335-358.

Gailledrat, E. (2012) : *Pech-Maho, comptoir lagunaire de l'Âge du Fer (Ve-IIIe siècle avant notre ère)*, Parc Naturel Régional de la Narbonnaise en Méditerranée, Narbonne.

García Jimenez, G. (2006) : *Entre Iberos y Celtas : las espadas de tipo La Tène del Noreste de la península Ibérica,* Anejos de Gladius, 10.

— (2012) : *El armamento de influencia La Tène en la península Ibérica (siglos V-I a.C.)*, Monographies Instrumentum 43.

García i Roselló, J. (1993) : *Turó dels Dos Pins. Necròpolis Ibèrica*, Sabadell.

García i Roselló, J., M.D. Zamora Moreno et J. Pujol del Horno (1998) : "Armament I societat a la Laietània ibèrica", in : Aranegui Gascó, dir. 1998, 309-325.

Girard, B. et R. Roure (2009) : "Le mobilier métallique du dépôt du Cailar : quantification, composition et traces de manipulations destructives", in : *Le site de La Tène : bilan des connaissances – état de la question, Actes de la Table ronde internationale de Neuchâtel, 1-3 novembre 2007*, Archéologie Neuchâteloise 43, 197-205.

Girard, B. et R. Roure (2010) : "Les armes du dépôt du Cailar (Gard, France), IIIe s. avant notre ère", *Gladius*, 30, 43-60.

Gorgues, A. (2009) : "L'épigraphie dans l'atelier de potiers du Mas de Moreno (Foz-Calanda, Teruel) : la structure de la production à l'époque ibérique tardive (IIe-Ier s. av. J.-C.)", in : *Acta Palaeohispanica X, Actas do X colóquio sobre línguas e culturas paleo-hispânicas, Lisboa, 26-28 de fevreiro de 2009*, *Palaeohispanica*, 9, 481-500.

Gorgues, A. (2010) : *Économie et société dans le nord-est du domaine ibérique (IIIe-Ier s. av. n. è.)*, Anejos de AEspA 7.

Graells i Fabregat, R. (2008) : "*Mistophoroi* Ilergetes en el siglo IV aC : el ejemplo de las tumbas de caballo de la necrópolis de la Pedrera (Vallfogona de Balaguer-Térmens, Catalunya, España)", *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz,* 55, 81-158.

Hébert, J.-C. (1990) : "Les deux phiales à inscription ibérique du Tumulus n°3 de la lande 'Mesplède' à Vielle-Aubagnan (Landes)", *Bulletin de la Société de Borda*, 20-40.

Jaeggi, H. (2005) : "Vajillas de plata iberohelenística", in : Rouillard & Olmos, dir. 2005, 49-62.

Landry, C. et F. Blaizot (2011) : "Une sépulture de guerrier celte à Chens-sur-Léman (Haute-Savoie)", *Revue Archéologique de l'Est*, 60, 147-171.

Maniquet, C., dir. (2009) : *Les guerriers gaulois de Tintignac*, Limoges.

Martín, A., M. Mataró et J. Caravaca (1997) : "Un edifici cultual de la segona meitat del segle III aC a l'Illa d'en Reixac (Ullastret, Girona)", in : *Espacios y lugares cultuales en el mundo ibérico*, Quaderns de prehistòria i arqueologia de Castelló, 18, 43-67.

Martín, A, S. Casas, F. Codina, J. Margall et G. De Prado (2004) : "La zona 14 de l'*oppidum* del Puig de Sant Andreu d'Ullastret. Un conjunt arquitectònic dels segles IV i III aC", *Cypsela*, 15, 265-284.

Martín, A., G. De Prado, F. Codina et B. Agustí (2011) : "Ullastret", in : Roure & Pernet, dir., 2011 158-163.

Mistrot, V. et C. Sireix, dir. (2012) : *Au temps des Gaulois. L'Aquitaine avant César*, Paris.

Mohen, J.-P. (1980) : *L'âge du Fer en Aquitaine du VIIIe au IIIe s. avant Jésus-Christ*, Mémoires de la Société Préhistorique Française 14.

Moret, P., J-A. Benavente et A. Gorgues et collab. (2006) : *Ibéros del Matarraña. Investigaciones arqueologicas en Valdeltormo, Calaceite y La Fresneda (Teruel) (1995-2000)*, Al-Qañis 11, Alcañiz.

Pujol i Del Horno, J. et J. García i Roselló (1982) : "El Grup de sitges de Can Miralles-Can Modolell (Cabrera de Mar, Maresme). Un jaciment d'època ibèrica situat en la rodalía del poblat ibèric de Burriac", *Laietania*, 2-3, 1982-1983, 46-145.

Pons, E. (1997) : "Estructures, objectes i fets cultuals en el jaciment protohistòric de Mas Castellar (Pontós, Girona)", in : *Espacios y lugares cultuales en el mundo ibérico*, Quaderns de prehistòria i arqueologia de Castelló, 18, 71-89.

Pons, E., dir. (2002) : *Mas Castellar de Pontós (Alt Empordà). Un complex arqueològic d'època ibèrica (excavacions 1990-1998)*, Sèrie Monogràfica, 21, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Gérone.

Quesada Sanz, F. (1997) : *El armamento ibérico. Estudio tipológico, geografico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)*, Monographies Instrumentum 3, Montagnac, 2 vol.

Quesada Sanz, F. (2008) : *Armas de Grecia y Roma. Forjaron la historia de la Antigüedad Clásica*, Madrid.

Rapin, A. (1988) : "Boucliers et lances", in : Rapin & Brunaux 1988, 17-142.

Rapin, A. et J.-L. Brunaux (1988) : "Gournay II. Boucliers et lances, dépôts et trophées", *RAP*, Paris.

Rapin, A. et M Schwaller (1987) : "Contribution à l'étude de l'armement celtique : la tombe 163 d'Ensérune (Hérault)", *RAN*, 20, 155-183.

Rouillard, P. et R. Olmos, dir. (2005) : *La vajilla ibérica en época helenística (siglos IV-II al cambio de era)*, Collection de la Casa de Velázquez 89, Paris.

Roure, R. et L. Pernet, dir. (2011) : *Des rites et des hommes. Les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*", Collection Archéologie de Montpellier Agglomération, AMA 2, Paris.

Rousseau, E. (2010) : *Pratique et traitement de la tête humaine sur le territoire français de l'ancienne Gaule au I^er^ millénaire avant notre ère*, Thèse inédite, Université de Bordeaux 3.

Roux , D. et A. Coffyn (1987) : "Le tumulus n°3 de la lande Mesplède à Vielle dans les Landes", in : *Les relations entre le sud-ouest et la péninsule Ibérique*, *Actes du XXXVII^e^ congrès de la Fédération Historique du Sud-Ouest, Pau les 5 et 6 octobre 1985*, Revue de Pau et du Béarn Numéro exceptionnel, 35-44.

Rovira Hortalà, C. (1998) : "L'exhibició d'armes i cranis enclavats en els hàbitats ibers septentrionals", *Cypsela*, 12, 167-182.

— (1999) : "Las armas trofeo en la cultura ibérica : pautas de identificación e interpretación", *Gladius*, 19, 13-32.

Sahlins, M. (1972) : Âge de Pierre, âge d'abondance, *L'économie des sociétés primitives*, Paris.

Sanmartí, J. (1994) : "Éléments de type celtique du nord-est de la péninsule Ibérique", in : *L'âge du Fer en Euroe sud-occidentale. Actes du XVIe colloque de l'Association Française pour l'Étude de l'Âge du Fer, Agen 28-31 mai 1992*, Aquitania Suppl. 12, 335-351.

Schaaff, U. (1988) : "Keltische Helme", in : *Antike Helme. Sammlung Lipperheide und andere bestände des Antikensmuseums Berlin,* Römish-Germanisches Zentralmuseum, Forschunginstitut für vor- und frühgeschichte Monographien 14, 1988, 293-217.